

FUMIO

DEMURA

D'Okinawa à Los Angeles. Cela pourrait résumer en deux lieux, en deux mots, le parcours spectaculaire et contrasté de Fumio Demura, 9^e dan de karaté shito-ryu, expert reconnu au niveau mondial en kobudo. C'est en effet sur la base d'une formation traditionnelle rigoureuse (avec les maîtres Asano, Sakagami, Hayashi, Chiba, Hiba, Mabuni, Konishi en karaté, Shinken Taira, Inoue, Akamine en kobudo, et encore quelques autres), mais en choisissant de sauter le pas en conquérant l'Amérique que ce maître japonais est devenu, non seulement une grande figure internationale des arts martiaux, auteur de nombreux livres, parcourant constamment le monde pour des grands stages, mais aussi une vedette respectée du cinéma d'action ! La doublure du fameux Pat Morita, le vieux maître de « Karaté Kid », c'était lui... Il est aujourd'hui Directeur Chef instructeur de la Shito-Ryu Genbu-Kai International. Une organisation de plusieurs milliers de membres. Il enseigne toujours à Santa Ana, en Californie.



« Rester fidèle au projet original »

Un « monstre » de technique dont l'âge n'altère pas la puissance, un sensei souriant que les enfants adorent, une figure légendaire des arts martiaux au cinéma... Fumio Demura est tout cela à la fois. Un monument qui s'avance comme un homme simple et doux au contact facile et sincère. Un vrai maître.

↷ Malgré le couvre-feu

En 1947, au lendemain de la guerre, il n'y avait pas grand-chose à faire à Yokohama, ma ville natale. Rien du tout en fait, pas un livre, pas même un jouet. En fait, les temps étaient difficiles. Chez nous, quand il pleuvait, il fallait ouvrir un vieux parapluie pour se protéger ! Il n'y avait pas non plus beaucoup à manger. Moi, j'étais malade tout le temps. Mon corps était faible. Malgré tout, j'ai commencé à fréquenter l'un de mes voisins qui enseignait l'art du combat, maître Asano. Il pratiquait le sabre traditionnel, le ju-jutsu, mais aussi le karaté. J'avais huit ans. Quelques années plus tard, à douze ans, je me suis rendu un peu plus loin, chez un sensei très connu, Ryusho Sakagami. Maître de kendo, il avait été le disciple en karaté de Mabuni Sensei, créateur du shito-ryu, qui le nommera chef de l'école « Itosu » de karaté dont il était aussi le continuateur. C'était un homme qui pouvait être très gentil en dehors, mais strict dans le dojo. J'arrivais à cinq heures, après l'école, et je ne repartais pas avant minuit. Sakagami habitait là, au-dessus de son dojo, et me criait de rentrer chez moi en me disant que je gaspillais la lumière ! En même temps, il me donnait à manger... En plus, à l'époque, il y avait un couvre-feu à dix heures du soir. Heureusement, les patrouilles me connaissaient et me laissaient passer.

↷ Un mauvais garçon pour mon père

Les arts martiaux en général étaient interdits à l'époque, mais pas le karaté. En revanche, il avait mauvaise réputation. Ce n'était pas une discipline pour les enfants comme aujourd'hui. On ne s'entraînait pour gagner des tournois – le premier tournoi que j'ai vu, j'avais vingt-trois ans, c'était en 1964 à l'occasion des Jeux olympiques de Tokyo – mais pour se battre. Les cours n'étaient pas axés sur le travail technique, c'était de la « baston ». En plus, on lançait des coups de pied aux jambes, on faisait tous les coups interdits. Ma mère était inquiète et mécontente de me voir revenir avec des bleus partout et mon père me traitait carrément de mauvais garçon. Moi, j'étais fasciné par cette discipline que personne ne connaissait encore, c'était un défi personnel. Par la suite, j'ai voulu retourner

aux sources de mes connaissances en kobudo, là aussi par passion et défi, et je suis allé apprendre à Okinawa à partir de 1959 avec maître Shinken Taira. Je suis devenu instructeur quelques années plus tard. Je n'étais pas un mauvais garçon, mais je crois que j'étais rebelle. Les arts martiaux étaient mon chemin personnel.

🎣 J'ai cru que j'avais fait une bêtise...

J'ai connu Donn Draeger au Japon. C'était un Américain passionné de pratiques martiales japonaises qui a écrit plusieurs livres. Il m'emmenait avec lui et c'est lui qui m'a conseillé de partir à l'étranger. « Va-t-en ! » me disait-il, « qu'est-ce que tu attends ? ». Il m'a présenté beaucoup de monde et, grâce à lui, j'avais le choix entre les Etats-Unis, l'Afrique du Sud et d'autres pays. Je suis parti aux USA. Pendant quelques jours, j'ai cru que j'avais fait une bêtise. Trop de différence... et le mal du pays. Et puis j'ai mieux compris ce qui se passait autour de moi et je me suis adapté. Aujourd'hui, je ne ressens plus de différence. Et je ne suis pas vraiment sûr qu'il y en a de vraiment importantes. Ce qui compte maintenant, c'est le niveau économique des pays. Au Japon, on me dit que je suis

Américain et bien sûr, aux Etats-Unis, je suis Japonais. La différence que j'ai apprise aux Etats-Unis, c'est celle des individus. Ici, tout le monde est différent !

🎣 « Long Beach », mon kimono d'argent

J'ai débuté quelques démonstrations dans un parc d'attraction où travaillait un élève. Progressivement, j'ai proposé des choses nouvelles, plus longues et complexes, et finalement on est devenu professionnels de spectacles martiaux. À l'époque, tout le monde avait l'habitude de faire des démonstrations avec le contrôle du coup, comme dans un dojo. Moi, j'ai compris que c'était deux choses différentes : dans un dojo, il fallait rester strict, mais dans un « show », il fallait séduire ! J'ai commencé à appliquer des principes du spectacle à nos démonstrations en simulant notamment des frappes réelles, comme le font les cascadeurs dans les films. Cela a bien marché. En 1975, lors des championnats du monde de « Long Beach » en Californie, j'ai été sollicité pour un show (non je n'ai pas vu la bagarre avec Valéra contre les arbitres, j'étais en train de me changer au vestiaire !). J'avais l'idée d'apparaître avec un kimono en argent. Tout le



monde m'a dissuadé, les sensei voulaient m'en empêcher. Moi-même je n'étais pas sûr de vouloir oser. Seule ma mère me disait de faire selon mon instinct et mon partenaire américain, Don Ivans, voulait absolument que je le fasse. Après cela, on m'a appelé du Japon... mais pour m'inviter à faire des démonstrations ! Je pensais que ce n'était pas un crime de rendre le spectacle intéressant, un peu comme au cinéma. J'ai sans doute lancé quelque chose. Demain encore, je pars à Las Vegas pour deux jours de show. Je suis le seul karatéka à être allé là-bas pour ça.

🎣 Et Bruce Lee m'a appelé..

On se connaissait tous dans le milieu, notamment grâce à « Black Belt Magazine » qui était un peu comme notre deuxième maison. On se croisait tout le temps là-bas. Steven Seagal, je l'ai fait travailler dans des shows à son retour du Japon, à une époque où il avait besoin d'argent. Quant à Sho Kosugi, ce fut un de mes élèves pendant plus de dix ans. Avec Bruce Lee, on se voyait beaucoup. Je l'aimais bien parce qu'il était comme moi : curieux. C'était un chercheur martial sincère, et l'argent n'était pas sa première motivation, c'était une façon, comme il le disait, de « régler le problème » pour pouvoir se consacrer pleinement à la pratique, sans avoir à s'inquiéter du nombre de ses élèves. Un jour, il m'a appelé. Il avait vu mes démonstrations au nunchaku, et il m'a demandé s'il pouvait l'intégrer à son prochain film. Lui-même n'avait jamais pratiqué le nunchaku. Au début, il pensait même en prendre un à trois sections... J'ai dit oui. J'ai eu tort ! Le succès a été si fantastique que tout le monde achetait des nunchakus et utilisait ça n'importe comment. Du coup, l'enseignement du nunchaku a été interdit dans de nombreux pays !

🎣 Le maître de Karaté Kid, c'est moi

C'est Chuck Norris qui m'avait proposé à la production pour le rôle du vieux sensei dans « Karaté Kid ». Mais en recevant le script et en voyant son nom partout, j'ai compris que je ne pourrais pas le faire. J'ai le sens de mes li-

mites en tant qu'acteur ! Avec mon mauvais anglais ce n'était pas possible. Mais ils m'ont appelé pour être sa doublure. C'est ainsi que j'ai été le « corps » de Pat Morita sur tous les « Karaté Kid » et la série télé qui a suivi, pendant quatorze ans. Je sais que Will Smith a un projet pour une suite, mais maintenant que Pat Morita est mort, je n'en serai pas. Etre doublure, c'est un peu bizarre, parce que, même en coulisse, la star, c'est l'autre ! C'est lui qu'on bichonne et vous, on vous oublie un peu. En revanche, cela m'a permis enfin d'être le gentil. Quand c'est moi qui apparaît directement, je suis le méchant et c'est fatigant. Je prends des coups. Chuck Norris m'a cogné la tête contre un mur et j'ai été noyé très souvent. Le pire, cela a été l'un de mes premiers tournages sur « l'île du Docteur Moreau » où je joue un homme bête. Il fallait que je me batte contre un tigre ! J'y suis allé, mais c'était une mauvaise idée. J'ai été mordu.

🎣 « Mac Do » et dojo

C'est un peu comme un symbole, mais mon dojo est juste à côté d'un « Mac Do ». On peut penser au choc des cultures et des modes de vie, mais quand je vois cela, j'ai aussi un regard optimiste sur l'évolution des générations. Dans le temps, quand le sensei disait à un jeune élève d'aller chercher quelque chose au restaurant d'à côté, il y allait, et puis on lui disait qu'il avait oublié ça, et à chaque fois, il devait faire un nouveau trajet. Quand je pense à ce Mac Do, je me dis que la société de consommation n'a pas toujours raison, mais que les jeunes d'aujourd'hui sont plus malins, qu'ils ont plus de vivacité que les générations précédentes. Et quand un apprend quelque chose, dix le savent aussitôt. C'est pour cela qu'il leur faut absolument des enseignements justes à la base.

🎣 Onko Chishin

Ce qui peut être un peu angoissant dans la vie américaine, c'est leur goût permanent pour ce qui est nouveau. Il y a un proverbe japonais « Onko Chishin », qui veut dire que « ce qui est ancien peut créer des choses nouvelles ». C'est-à-dire que la vie la plus pure, la plus neuve, peut être inspirée par les vieilles méthodes, les vieux maîtres. Les Américains ne comprennent pas vraiment cela. Il leur faut toujours des excitations nouvelles, des techniques nouvelles, des gens nouveaux. Aujourd'hui, c'est le jujutsu brésilien ou le Mixed Martial Art, mais personne ne se préoccupe d'art. J'ai peut-être un peu contribué à cela moi-même... cela dit, mon kimono argent, je ne l'ai mis qu'une fois ! Il faut approfondir. J'ai des élèves depuis trente ans et je continue à travailler avec eux, à créer encore de l'imprévu, du mystère, à les surprendre. C'est cela le sens de notre discipline : approfondir les choses du passé pour être vraiment vivant et moderne.



